

## L'acte et l'écart. Sur un poème français de Saïd Akl

§ 1. De la reconnaissance, en ce jour<sup>1</sup>, de mon travail de pensée, je saisis l'occasion afin de rendre hommage au poète qui institua le prix qui porte son nom et qui m'est décerné. À cet effet, j'ai choisi de commenter, en cette brève allocution, un extrait d'un de ses poèmes français intitulé *Le Créer phénicien* qui fixe à la poésie une haute ambition :

« Nous Phéniciens, fendant mer,  
Fendîmes ciel, signant le pacte  
De prendre en flagrant délit l'acte,  
Entre le Rien et son revers<sup>2</sup> ».

§ 2. C'est aux desseins du commerce que les navires de Phénicie fendaient la mer ; ce faisant, ils maîtrisèrent l'élément primordial qui, dans les cosmogonies proche-orientales désignait la force réfractaire à toute création. Songeons à Tiamat, dans *Enuma Elish*, que Marduk a dû

\* Université Saint-Joseph de Beyrouth, Liban.

(1) Le 19 décembre 2016 à Notre Dame University.

(2) *L'Or est poèmes*, Beyrouth, Naddaf, 1981, p. 172.

écarteler pour de sa dépouille disjointe former la terre et le ciel et à Yam, dans le panthéon d'Ougarit, vaincu par Baal. Damascius rapporte que pour ce même dessein créateur, c'est l'œuf primordial que le dieu phénicien scinde en deux parts<sup>3</sup>. La césure donne lieu à une manifestation tant comme cosmos que dans la conscience. Qu'est-ce que la séparation sinon le grand mystère de l'être ? De fait, sans écartement, ce qui gît dans les abysses ne consent qu'à soi. Fendre la mer, c'est, pour la trirème, laisser émerger la chose qui, entre humains, assure l'accord et à leur communication ménage l'espace et promeut la parole. Mais c'est aussi admettre que les verbes s'entrechoquent, c'est même dégager l'espace de toute contradiction. Or cette dernière est la règle du vrai, selon Hegel, tandis que la non-contradiction est celle du faux<sup>4</sup>.

Avide de vérité autant que d'inconnu, le poète ne se contente pas de cette relation horizontale que l'humanité ne cesse de démultiplier pli après pli car le monde n'est pas le tout et les choses ne sont pas seulement ce qu'elles sont. En n'adhérant pas unilatéralement à la surface, il met en avant une division provoquée par la transcendance humaine. Au lieu que les cieux ne s'ouvrent d'eux-mêmes ou par la pression d'une main supérieure, c'est à celui qui scinde la mer qu'il est donné de scinder le ciel pour s'expliquer à nouveau avec le divin en exigeant un dévoilement prodigieux sous la forme d'une réponse qui donne sens et contenu à la double dimension de l'homme, d'immanence et de transcendance, tournée en question.

§ 3. Il n'est pas dit que ce qui est en haut est comme ce qui est en bas comme l'enseigne la *Table d'émeraude*. Le certain est qu'entre eux un échange suivit l'ouverture du ciel qui aboutit à la signature d'un pacte, non pas celui, d'avant les temps, qui reconnut sur les humains la seigneurie du Dieu unique, ni même celui, dévolu au temps, qui noua à un Dieu le destin d'un peuple. Il ne fut pas d'alliance, mais de révélation : une fission de l'opacité. C'est sur le fait, « en flagrant délit », que le savoir survient ; mais le savoir de quoi ? De l'acte par excellence, du seul qui mérite cette qualité, celui de la création. En effet, qu'y a-t-il d'autre « entre le Rien et son revers » ?

(3) *Des premiers principes*, éd. Ruelle, Paris, 1889, p. 323.

(4) *Les Orbites des planètes*, tr. F. de Gandt, Paris, Vrin, 1979, p. 167.

Le revers du rien se dit l'être. Or il n'est pas ici question d'un passage du néant à l'être, car dans ce cas, l'un et l'autre n'auraient pu être caractérisés comme les deux côtés d'une même réalité. Puisque le rien est un côté, il est quelque chose, un rien relatif et non pas absolu. Nous avons donc plutôt affaire à un retournement : de l'envers à l'endroit, de l'intériorité à l'extériorité, de l'invisible au visible, retournement qui est le fait de l'esprit, lequel, dit Hegel, est l'*inquiet absolu*, c'est-à-dire l'*activité pure*<sup>5</sup>. Or ni l'intériorité, ni l'invisible ne sont du pur néant, bien au contraire, puisqu'en eux palpète la vie en toute son intensité. L'acte qui est passage manifeste donc la réalité indicible et non pas l'irréel. Il n'a rien d'une extase devant le vide. Et pour autant que le retournement s'accomplit à la jointure du bas et du haut qui fait la fendaison de la mer (le vécu humain) provoquer celle du ciel (le mouvement de transcendance), le fugitif coup d'œil jeté sur l'acte cosmogonique éclaire l'acte poétique portant au jour du verbe les profondeurs de l'âme. Dit autrement, ce n'est pas seulement la dimension horizontale qui doit être déchirée au profit d'une révélation conduisant à une unification inédite, la hauteur elle aussi, afin de donner lieu à un retournement tel que l'harmonie vaut accès de ce qui n'est que vie à la clarté du sens.

§ 4. De là vient que la contradiction première dont jaillit le poème se perpétue même dans le registre de l'harmonie intime à laquelle il est parvenu et par quoi il s'achève. Alliance des contraires, la poésie l'est au premier chef parce qu'elle assure le passage entre l'intérieur et l'extérieur en conférant à l'*inspect* (l'auto-intuition) la forme de l'*adspect* (l'hétéro-intuition). Ensuite, parce qu'elle se sert du visible (le langage) pour énoncer l'invisible (le sentiment de soi). Enfin, parce que, pour réaliser son dessein, elle a recours à l'image en tant que coalescence inouïe et fructueuse de mots et de référents.

Contre nature est l'alliance des contraires, rompant avec la coutume prosaïque et ses conventions expressives, ce pour quoi l'acte créateur s'assimile à un délit. Non pas un crime qui mette en péril la langue en ses vives forces, mais cela qui lui impose ou de puiser à des sources en elle latentes ou de recourir à de nouvelles ressources par-dessus toutes les

(5) *Encyclopédie des sciences philosophiques*, § 378 add.

sédimentations. Le poème de Saïd Akl donne l'exemple d'une image qui se fonde sur une autre image laquelle s'appuie sur une signification littérale. Fendre la mer, c'est proprement la couper en deux pour une traversée à pied, comme dans le psaume 78, verset 13 (פָּרַק אֶת הַיָּם בְּרַגְלָיו), sur quoi s'adosse la métaphore du bateau qui fait de même, image tellement répétée qu'elle en devient triviale, comme avec Louis-Charles Poncey :

« Le bateau fend la mer dont le phosphore luit<sup>6</sup> ».

Saïd Akl, pour sa part, complique la métaphore par le recours à la métonymie. En effet, il néglige de mentionner le navire, car la présence des Phéniciens suffit à le suggérer comme sujet effectif du verbe. Sur quoi il érige l'image frappante, car inattendue, de la fendaison du ciel.

§ 5. L'acte débute par une dissonance (déterminée par l'instabilité de l'être), qui devient solution de continuité (se traduisant par l'effondrement du sol des certitudes). Or, si la mer se referme sur sa plaie sans laisser de cicatrice (pour ce que la simple vie se poursuit dont les traces s'effacent comme le vol de l'oiseau dans l'espace), on s'interroge sur ce qu'il advient du ciel : s'est-il brisé tel un palais de verre (dont la recomposition sera une tâche humaine et poétique pour les siècles), obture-t-il la fissure pour prévenir toute pénétration dans son domaine (afin que le divin ne se confonde pas avec le non-divin) ou garde-t-il accessible le temple (à celui que l'amour de la vérité au cœur inébranlable transporte au-delà de l'opinion et de sa prose) ? La signature d'un pacte est propre à accréditer l'idée d'une connivence entre les sphères mises en tension, connivence qu'établit le poète ayant fait brèche dans le firmament et qui se donne désormais dans l'élément de la permanence sous forme d'un édifice nouveau, sonore, mi-humain et mi-divin, moyennant, dirait Coleridge, « une musique grave et longue<sup>7</sup> ».

§ 6. Il apparaît, finalement, que mer et ciel sont deux dimensions de la subjectivité et que la séparation n'est autre qu'une auto-partition ayant

(6) *Chant des Félibres*, tr. F. Delille, Marseille, 1881, p. 234.

(7) *Kubla Khan*.

effet tant en l'immanence qu'en la transcendance car la poésie absolue jaillit du concours de la double profondeur de l'homme.

§ 7. Ce n'est pas à n'importe quel délit que s'assimile l'acte créateur. Outre qu'il tient de l'insurrection, voire même du blasphème, il s'expose dans la flagrance, un flamboiement. Or non seulement l'acte est pris dans un flagrant délit, il en a aussi l'ambivalente nature lors « qu'un éclair / Brutal et sinistre / Fend le ciel de bistre / D'un long zigzag clair<sup>8</sup> ». Mer ou ciel ou terre<sup>9</sup>, une seule chose est à fendre en eux, partout et même en Dieu : la nuit. L'acte est de feu si bien que le poète, dès lors qu'il n'était plus chez lui sous un ciel perpétuellement entrouvert (et se retrouvait dans un monde ayant égaré ses repères), n'eut plus d'autre ressource que de se mêler à la soudaineté ignée afin de satisfaire à l'injonction de manifester l'Essence en toutes œuvres humaines car, dit René Char :

« Si nous habitons un éclair, il est le cœur de l'éternel<sup>10</sup> ».

(8) VERLAINE, *Marine (Poèmes saturniens)*.

(9) Pendant que le roi Janaka labourait la terre, Sitâ en surgit en la fendant. Il la tint dès lors pour sa fille (*Vâlmîki, Le Râmâyana*, II, ch. 118).

(10) *À la santé du serpent*, XXIV.